

## LES DÉBATS DE L'OBS

PAGES RÉALISÉES PAR FRANÇOIS ARMANET ET GILLES ANQUETIL

**Benoît XVI publie « Jésus de Nazareth »,** où il livre ses réflexions sur le premier des chrétiens. Le primat des Gaules l'a lu et en commente l'actualité

# Le Jésus du pape

par le cardinal Philippe Barbarin



Ziv Koren/G.P.O./Sipa

férents points de vue – avec une erudition, en effet, impressionnante, par exemple sur l'épisode des marchands du Temple – puis il donne une interprétation personnelle, très argumentée. Il mobilise quantité de citations de l'Ancien Testament. En chassant les marchands du Temple, Jésus agit-il en zélateur quasi révolutionnaire ? Aux yeux du pape, cette interprétation souvent avancée n'est pas la bonne. Pour lui, le geste de Jésus s'inscrit dans la logique même des Ecritures et dans la fidélité à ces dernières.

Non content de proposer un éclairage personnel, il y ajoute une dimension spirituelle, rompant ainsi avec la prudence des exégètes de profession qui répugnent à mêler la spiritualité à la pure réflexion scientifique. Tout se passe comme si le pape, après avoir argumenté en savant, reven-

diquait le droit de parler – aussi – en chrétien. Il propose des rapprochements à la fois audacieux et évocateurs. Je pense au lien qu'il établit entre le texte sur le lavement des pieds et la confession. Bref, ce condensé historique, théologique et spirituel donne au texte une force étonnante. Pour Benoît XVI, les commentaires exégétiques sur Jésus seront toujours discutables, mais la donnée ultime est tout de même celle de sa foi. Il marie activement, en somme, la raison et la foi.

**N. O.** – *Benoît XVI, tout le monde en convient, est un admirable théologien et un grand intellectuel. Ces qualités ne risquent-elles pas de se retourner contre lui ? N'y a-t-il pas dans ses livres quelque chose d'intimidant pour les chrétiens ordinaires ? Je pense au discours qu'il a prononcé aux Bernardins lors de sa visite en France. Il a surtout séduit Saint-Germain-des-Près...*

**Le Nouvel Observateur.** – *Pour le cardinal que vous êtes, quel est l'apport principal de ce second volume de l'étude sur Jésus publiée par le pape Benoît XVI ? L'erudition impressionnante ? La clarté du propos ? La qualité de l'écriture, qui a conduit certains à parler d'une œuvre d'écrivain ?*

**Mgr Philippe Barbarin.** – Tout cela et rien de tout cela. Les qualités que vous évoquez sont bien réelles, y compris le choix du pape de revenir sur les critiques théologiques qui lui avaient été adressées concernant le premier volume et d'y répondre. Il se situe comme un théologien parmi d'autres, et le fait d'être pape ne change rien. A mes yeux pourtant, là n'est pas l'essentiel. Je vois surtout dans ce livre une extraordinaire synthèse du triple regard historique, théologique et spirituel. Et cela, c'est rare. L'auteur entre lui-même dans les discussions exégétiques. Il met en perspective les dif-

**Benoît XVI avec des dignitaires musulmans le 12 mai 2009 lors de sa visite de la mosquée al-Aqsa à Jérusalem.**

**Mgr Barbarin.** – Sans doute. Il y a même dans d'autres écrits des passages qui peuvent sembler décourageants, avec d'innombrables références grecques... Jean-Paul II, lui aussi, était un intellectuel et il mêlait beaucoup d'anthropologie à ses analyses. Cela dit, être savant ne veut pas forcément dire « compliqué ». Quand Benoît XVI parle, il déroule ses explications en bon pédagogue. Certes, il n'a pas le même charisme que Jean-Paul II. Je me souviens de ses premières Journées mondiales de la Jeunesse à Cologne. Il était parti sans saluer la jeunesse comme l'aurait fait son prédécesseur. C'est clair, Benoît XVI n'est pas Jean-Paul II. Il est ce qu'il est. C'est un habitué des bibliothèques, un spécialiste du travail intellectuel plus qu'un homme de foule. Il a été pendant vingt-trois ans responsable de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Cela ne vous prépare pas aux bains de foule ! Il a donc renoncé à « inventer » des formules aussi spectaculaires que le « *N'ayez pas peur !* » de Jean-Paul II. Mais il s'est attaché à mieux éclairer le sens de cette injonction, à en approfondir la portée. Sur le fond, les gens voient bien la continuité entre les deux pontificats, en dépit des différences de style. Ils ont d'ailleurs été très liés tous les deux.

Pour ce qui me concerne, je suis ébloui par la façon dont Benoît XVI donne tout à la fois le fruit de ses longues études et le sens profond de sa prière.

**N. O.** – *Les premières réactions – favorables – à la parution de ce second volume sont venues du monde juif. Cela peut sembler paradoxal puisque, sur ce chapitre de la réconciliation avec le judaïsme, tout semblait avoir été accompli par Jean-Paul II, parachevé par le voyage à Jérusalem de mars 2000 et la prière du pape devant le mur. Benoît XVI irait-il plus loin ?*

**Mgr Barbarin.** – Sur ce point, ce n'est pas un tournant, mais en même temps c'était important de parachever la démarche. Il le fait sans cesse. Un exemple : les autorités juives de Jérusalem portent certes leur part de responsabilité, et la place de Caïphe, le grand prêtre, est admirablement analysée par Benoît XVI. Sa parole d'autorité, y compris dans la condamnation, est à la fois terrible et prophétique, en ce qu'elle accomplit ce qui doit advenir. Mais à côté de cette responsabilité spécifique, il y a celle de Ponce Pilate, qui s'est comporté comme un lâche, et celle de nous tous puisque le Christ meurt pour nos péchés à tous. Autrement dit, on ne peut absolument pas accuser les juifs seuls de cette mort, en les traitant de « déicides ». Heureusement, aujourd'hui, ce terme a disparu. Tout cela avait déjà été dit par Jean-Paul II, mais la blessure est toujours là. La vraie réconciliation implique qu'on se réjouisse en tant que chrétiens de voir les juifs grandir dans la foi. C'est ce que répétait le cardinal Decourtray. Théo Klein le disait récemment à Lyon : nous sommes heureux quand les chrétiens cessent enfin de s'adresser aux juifs comme à de futurs baptisés. Venant de lui, la remarque montre bien que, plusieurs décennies après la réconciliation, la blessure est toujours vive. Benoît XVI l'a bien compris. Ce qui est saisissant dans son livre, c'est que tous les épisodes de la vie de Jésus sont expliqués et analysés en référence au substrat vétérotestamentaire, c'est-à-dire dans leurs racines juives. Cette



Eric Flament/AFIP

Archevêque de Lyon depuis 2002 et nommé cardinal l'année suivante, **Philippe Barbarin** a écrit plusieurs livres de formation chrétienne et publié un dialogue avec Gilles Bernheim (« le Rabbin et le cardinal », Stock). Joseph Ratzinger-Benoît XVI vient de publier le second volume de « Jésus de Nazareth » aux Editions du **Rocher**.

fois d'ailleurs, il y eu ce petit événement inédit : un message de félicitations envoyé au pape par Benyamin Netanyahu, le Premier ministre israélien lui-même.

Ce qui demeure blessant pour les juifs, et nous devrions y réfléchir ensemble, c'est notre utilisation de l'adjectif « nouveau » ou de l'expression « Nouvelle alliance », ou encore quand Jésus est présenté comme un « nouveau Moïse ». A leurs yeux, cela laisserait supposer que l'« ancien » est caduc. Un vrai travail reste à faire sur ce point. Dans les conversations que j'ai avec le grand rabbin de France, une question revient toujours, celle du danger de l'orgueil chrétien. Nous devons prendre cela au sérieux.

**N. O.** – *Le rapprochement est-il aussi clair avec l'islam ? Que peut dire un cardinal de cette onde de frayeur qui traverse actuellement toute l'Europe, et dont l'islam fait les frais ?*

**Mgr Barbarin.** – En ce qui me concerne, je vis depuis toujours des relations apaisées et même amicales avec des musulmans. Aujourd'hui à Lyon, au-delà de nos fonctions officielles, j'ai un lien très confiant avec Azzedine Gaci, président du Conseil régional du Culte musulman. Certes, on me dit parfois que je suis un naïf, qu'un jour ou l'autre il m'arrivera le pire. Cependant, je ne veux pas me laisser paralyser par la peur. D'ailleurs Kamel Kabtane, recteur de la Grande Mosquée de Lyon, et Azzedine Gaci célébreront avec nous le 15<sup>e</sup> anniversaire de l'enlèvement des moines de Tibéhirine. Il y a toujours eu des amitiés fondatrices entre responsables chrétiens et musulmans. Songez à celle qui rapprochait au XIX<sup>e</sup> siècle l'émir Abd el-Kader et Mgr Dupuch, le premier évêque d'Alger. Aujourd'hui, avec des musulmans de Lyon, nous discutons de tout : la prière, le mariage, la Trinité, le changement de religion. Pour les musulmans, la situation aujourd'hui n'est pas toujours facile. Azzedine Gaci me l'a encore dit récemment : vous les catholiques, vous êtes divers, parfois même opposés entre des courants très différents. Cela ne vous empêche pas d'être considéré par tous comme l'archevêque de Lyon. Moi, en revanche, a-t-il ajouté, je peux être pris à partie publiquement par un responsable de ma propre communauté. Les responsables musulmans sont soumis à une élection, et leur autorité sur la communauté n'est pas du tout comparable à celle d'un évêque dans son diocèse.

Pour le reste, face à l'islam, je dirais qu'il y a trois catégories de chrétiens. D'abord ceux pour qui le dialogue et la cohabitation ne posent aucun problème et qui savent mettre en valeur de nombreux points positifs de rencontre ou de collaboration. Ensuite les « terrorisés », qui fantasment sur une islamisation du pays et qui relèvent aussi, malheureusement, de faits bien réels. Enfin la troisième position, celle qu'à mes yeux il faut défendre : l'amitié islamo-chrétienne est possible et peut être fort enrichissante, à condition qu'on soit capable de nommer les problèmes. Quand dans les mosquées, par exemple, des prédicateurs venus d'ailleurs prêchent la violence, on ne peut l'accepter. C'est au gouvernement d'interdire cela. Et de manière résolue. D'ailleurs ce sont les responsables musulmans eux-mêmes qui le demandent.

**Propos recueillis par  
JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD**